

## CORPS

Encyclopédia Universalis, 2008.

### *E. Cultes du corps*

Corrélat

ADDICTION  
BODY ART  
CONSOMMATION  
FOUCAULT (M.)  
INDIVIDU  
NARCISSISME  
TATOUAGE

Bernard ANDRIEU

Le corps n'a été durant toute l'histoire un objet de culte, de rituel et de soin qu'au service d'autres fins. Georges Vigarello, Alain Corbin et J.F. Courtine ont montré ainsi dans leur *Histoire du corps* combien la recherche de la beauté, les préoccupations d'hygiène et le soin de soi ont été des pratiques de cultes du corps. Le souci esthétique est devenu aujourd'hui pour de plus en plus d'hommes et de femmes un moyen de transformer leurs modes d'existence, leurs façons de se soigner, d'agir et d'intervenir sur eux-mêmes.

Cette nouvelle religion du corps semble procurer à l'individu moderne un mode de constitution inédit. Elle a engagé le sujet dans une logique de l'apparence où la surface lisse de la peau et le volume des muscles font loi. Mais la recherche indéfinie de l'amélioration de l'image corporelle, notamment à travers l'essor du culturisme ou de la chirurgie esthétique depuis les années 1970, s'est profondément infléchié à partir des années 1990 du fait des nouvelles possibilités biotechnologiques de mettre en culture le corps, même *in vitro*, pour en modifier, non plus seulement l'apparence, mais la nature.

En passant ainsi d'un culte individuel à une mise en culture de soi, le culte du corps a cessé d'être un processus d'amélioration externe pour devenir un mode d'identification à la carte et au service du sujet qui s'accepte et veut être reconnu non plus pour ce qu'il est mais pour ce qu'il désire paraître. Obligation sociale et contrainte individuelle, le culte du corps était intégré - depuis les sociétés traditionnelles jusqu'aux sociétés totalitaires -, par les rituels et les pratiques quotidiennes d'un monde symbolique et sacré. Dans nos sociétés postmodernes hypertrophiées de communication, il est désormais compris comme le mode privilégié de fabrication imaginaire du soi pour chacun, coïncidant parfaitement avec l'idéologie montante du chacun pour soi. Le culte du corps n'est plus seulement une reconstruction narcissique d'un soi individualiste. Il est devenu un mode de subjectivation par lequel le sujet se met en culture en construisant une matière corporelle sinon conforme aux normes sociales, du moins à ce qui serait son image.

### *Une nouvelle religion*

Le corps est devenu une nouvelle religion à travers ce que le psychologue Jean Maisonneuve a appelé le « corporéisme », et les sociologues Eliane Perrin et Pierre Baudry ont désigné à la même époque - les années 1980 -, par l'expression « cultes du corps ». Ce surinvestissement

du corps trouve sa raison dans les aliénations socio-économiques ressenties par le sujet. L'impossibilité de transformer les rapports sociaux, le constat d'un déterminisme de la reproduction, l'échec de la démocratisation scolaire, les limites de l'intégration culturelle révèlent au sujet un pouvoir réel d'action illusoire.

Le sujet se tourne alors vers son corps en l'investissant de toutes les possibilités de son imaginaire. La matière du corps dépend, malgré le déterminisme génétique, en grande partie de l'action du sujet sur elle : l'entretien, l'ascèse et la régulation produisent des effets réels sur la forme, le style de vie et la spécialisation de la matière corporelle. Cette plasticité de la matière corporelle aide le sujet à croire que le corps devient son corps. Les vertus de l'exercice volontaire tout comme l'habitus inconscient sont incorporées dans la matière même : amaigrissement, obésité, régime, musculation, cure, scoliose, fatigue...Le travail du corps par le sujet le modifie car le caractère indéterminé du corps le rend malléable à souhait.

Pour autant en quoi le fait de croire en son corps serait-il aujourd'hui une croyance plus forte subjectivement que toutes les autres sortes de croyances politiques, religieuses et sociales ? Il semble que le corps, en procurant par ses propriétés sensibles un plaisir ou une douleur immédiate, instaure une addiction suffisante pour constituer un repère identitaire définitif pour le sujet. Le corps procure la drogue du sujet : le sujet s'éprend de son apparence par narcissisme, il entretient, améliore ou restaure son image par tous les moyens disponibles de séduction, et il s'entraîne indéfiniment pour améliorer ses performances. L'usure s'effacerait sous le plaisir renouvelé, l'augmentation des cadences, voire la prise de risque de plus en plus inconsidérée.

### *La tentation du narcissisme*

Le culturisme ou body-building est l'une des pratiques principales qui, avec le fitness, le stretching, le cardio-training, se sont développées depuis les années 1970 l'estime de soi par la remise en forme physique. Cette religion du corps repose sur une croyance performative qui ne relève plus de l'énoncé – « quand dire, c'est faire » selon la formule de John Austin -, mais de l'acte : quand faire, c'est dire. Le corps est de fait immanent au sujet et sa qualité paraît dépendre totalement des usages que ce dernier en tire. Pour peu que soit dépassée l'idolâtrie de l'apparence corporelle, la religion du corps reproduit les autres structures traditionnelles des attitudes de croyance : ainsi elle n'est plus aperçue comme telle par le sujet dès lors que ce dernier s'enferme dans sa matière, ses addictions et ses modes d'existence. Trouvant son corps de plus en plus performant et satisfaisant, cette illusion corporelle est vécue et affirmée par le sujet contemporain comme son invention, une façon nouvelle de se « dire ». Cette croyance performative est une illusion corporelle ou une invention subjective selon que l'on voudrait mettre l'accent sur l'aliénation ou sur la liberté acquise par le sujet.

Dans un essai intitulé *L'Ère du vide*, Gilles Lipovetsky décrit la génération née dans les années 1980, qui coïncide avec une crise des idéologies traditionnelles, de la famille, de la vie, du lien social et de l'économie. L'individu est isolé dans les grands ensembles, il a l'impression d'être inutile socialement au point de trouver dans son corps son seul lieu identitaire. Pour conserver leur liberté de création, leur liberté d'opinion, on voit alors de plus en plus d'individus se réfugiant dans l'espace privé ou dans la vie associative thématique transversale (club, sport, musique, jeu de rôle...).

Bientôt pointe l'idée que le corps n'aurait plus de devoirs, mais seulement des droits, L'hyper-individualisme. Le chacun pour soi et le culte de la réussite individuelle, si possible en écrasant l'autre, marquent cet ultra-libéralisme des années 1990. Il entraîne un affaiblissement, un rejet, voire une négation des valeurs de justice sociale, de solidarité, de

toute règle collective, opposable à tous, comme en témoigne le dopage dans le sport ou l'isolement social des malades, des chômeurs et des personnes âgées.

Dans la société d'hyper-consommation, l'individu tire toute son impression d'exister grâce au modèle du self-service et de sa logique, en parfait accord avec le capitalisme. Recherchant une existence à la carte, il se construit une identité par la consommation, aujourd'hui caractérisée par la surmultiplication du choix. Baudrillard a décrit comment l'impression d'avoir le choix des objets est un moyen pour le moi de se construire. Cette existence à la carte définit le corps par les produits qu'il consomme, que ce soit par ingestion (aliments, médicaments, « alicaments », drogues), absorption (bains, teintures, onguents, crèmes, UV), intégration (greffes, implants), altération (tatouages, piercing, scarifications). Tous ces self-services sont fondés sur la séduction/répulsion en survalorisant le look, l'apparence, le flash afin de rendre l'individu remarquable par les autres. Les recherches et les expériences des nombreux artistes du courant body-art, tels que Orlan et ses opérations-performances, expriment cette tendance profonde qui fait du corps le premier support de mise en scène d'une écriture individuelle.

Dans ce mouvement général et volontaire de somatisation, chacun et chacune veut se composer un « corps à soi ». Un corps à soi signifie la possibilité de se construire une identité en utilisant en particulier tous les progrès technoscientifiques qui transforment les données naturelles. C'est pourquoi on peut parler d'hybridation pour désigner le résultat de tous les procédés consistant à introduire dans son corps des produits, des outils, des machines censés conférer une nouvelle identité : cette « identité hybridée » n'est plus l'« identité naturelle » dont nous avons héritée de nos parents... ce nouveau corps est d'identité composite, mélangée comme en témoigneraient non seulement les piercings, les prothèses et les implants, mais aussi, et comme par contagion, les rôles sociaux, les genres et les postures... Tous ces hybrides ne sont pas à comprendre comme extérieurs au corps, ils sont incorporés en nous par nos savoir-faire, nos habitudes et nos techniques du corps. Ils font désormais partie intégrante de la représentation d'un corps amélioré, choisi et individuel.

### *La mise en culture du corps*

Le problème, est de définir la normalité fonctionnelle du vivant à partir de la normativité idéologique du vivable. La recherche de l'idéal est impliquée par l'écart entre normalité et normativité. Comme le notait Georges Canguilhem dans son essai *Le Normal et le pathologique* « L'homme, même physique, ne se limite pas à son organisme. L'homme ayant prolongé ses organes par des outils, ne voit dans son corps que le moyen de tous les moyens d'actions possibles [...] La vitalité organique s'épanouit chez l'homme en plasticité technique ». Dans ces conditions il faut attendre de la normativité la création d'une normalité strictement culturelle dans laquelle la santé de l'organisme deviendra dépendante de technologies corporelles artificielles.

Se dresse ainsi une nouvelle perspective moniste où l'âme doit s'incarner directement dans le corps par une modification corporelle si intense que l'étendue, la localisation, la composition et la surface du corps lui-même s'en trouvent altérés. Des parties ou fonctionnalités du corps de plus en plus nombreuses devenant désormais interchangeables avec des kits bio-artificiels, le corps est comme prolongé de l'intérieur à l'extérieur. Selon Ian Hacking il faudrait remplacer le dualisme ontologique (essence/substance, âme/corps) par un dualisme logique (matière/énergie) dont le Descartes des *Passions de l'âme* serait le modèle. Le corps sera dès lors tenu non pas pour une substance mais pour une matière à informer qui sera « bio-subjectivée » selon l'intention d'un sujet. Le sujet modifié est en même temps le sujet modificateur, à la fois effet et cause de son propre corps. Se démarquant de ses origines

naturelles et refusant de subir le déterminisme génétique, le « topiste » du corps à l'inverse de l'utopiste spiritualiste est un matérialiste convaincu : plus qu'un corps à son image, il convient d'établir une continuité moniste dans le corps lui-même, du corps pensant au corps modifié par une variation d'effets induits par l'insertion des biotechnologies dans la chair même du corps.

La mise en culture du corps, depuis la fécondation *in vitro* jusqu'à la modification qualitative du génome, est indéniablement une source de progrès dans l'éradication de certaines maladies génétiques. Mais la profondeur de ces nouvelles interventions modifie aussi de fond en comble la représentation du corps. Plutôt que d'accepter l'image et le statut du corps tels que les posent la loi et les standards sociaux, l'individu prétend pouvoir s'autodéfinir par l'addition ou l'élimination de morceaux choisis. Chaque partie du corps pourrait ainsi être bio-artificiellement remplacée, implantant une nouvelle image du corps : l'image du corps devient *tangible* comme si la biotechnologie réalisait l'image du corps au lieu de le maintenir dans la position d'un moi-idéal. Ce rétrécissement de la distance entre moi-idéal et image du corps se matérialise par toutes les modifications des capacités du corps (motricité), de sa structure organique (greffes) et de son image (implants). Il n'y aurait plus d'opposition entre ce que devrait être le corps et ce qu'il est puisque les biotechnologies détermineraient toute la matière corporelle comme partie intégrante de *mon* corps. Ce refus de l'aliénation corporelle, c'est-à-dire du vieux principe juridique de non disposition du corps considéré comme un don extérieur non modifiable, tend à accréditer la croyance subjective en une liberté d'usage de tous les matériaux corporels.

### *Cultiver son genre*

Le genre est ce qui sépare culturellement l'homme de la femme, ensemble assimilé de discours et de pratiques caractéristiques qui trouve leur légitimation dans la différence sexuelle, la différenciation organique naturelle des corps masculin et féminin. Le genre contraint chaque sexe à des cultes corporels stéréotypés selon l'idéologie masculine dominante. Le féminisme a pu libérer la femme du culte de la femme-objet ou de la pornographie en affirmant sa différence de genre. Il a conduit les plus radicales jusqu'au rejet du genre masculin dans l'exclusive lesbienne, une contre-culture marquée par les revendications d'autonomie socio-économique et d'homoparentalité.

La notion de genre serait apparue pour la première fois sous la plume d'Ann Oakley afin de la distinguer du sexe : « Sexe est un mot qui se réfère aux différences biologiques entre mâle et femelle : la différence visible des parties génitales, la différence relative dans la fonction procréative. Genre cependant est une matière de culture : il se réfère à la classification sociale entre « masculin » et « féminin » ». Trois éléments sont retenus pour définir le genre : le contenu social et arbitraire de ce qui est compris dans les différences entre les sexes ; un singulier (le genre) qui permet de penser le principe de partition lui-même (et pas seulement les parties divisées, masculin et féminin) ; enfin la notion de hiérarchie entre les sexes. Le corps est précisément situé entre sexe et genre, à leur intersection. La question de la ligne de démarcation entre nature et culture est donc cruciale afin d'éviter tant une dénaturalisation du corps par un constructivisme social dogmatique qu'une biologisation par un naturalisme scientifique revivifié dernièrement par les travaux sur la bioconstruction développementale.

Le genre est un concept développé pour contester la naturalisation de la différence sexuelle. La naturalisation est une construction idéologique de la domination masculine pour légitimer la hiérarchie sexuelle, sociale et la division des tâches. Selon Pierre Bourdieu la réalité sexuée de la différence des corps est le résultat d'un « programme social de perception

incorporé » ; la différence anatomique entre les organes sexuel sert de « justification naturelle de la différence socialement construite entre les genres ». La perception naturaliste de la différence sexuelle trouve dans les orifices et organes la matière même de la distribution des fonctions sociales à partir des fonctions sexuelles et reproductives. La répartition des rôles et des fonctions sociales établit des oppositions verticales (sec-humide, haut/bas, droite-gauche, masculin/féminin) à partir des processus bio-sociaux de cycle de vie et de mort (mariage, gestation, naissance, éducation des enfants, deuil..) et des mouvements (ouvrir/fermer, entrer/sortir, cueillir/chasser).

L'accentuation ou l'élimination de la séparation des genres structurent la perception des organes et de l'activité sexuelle et la justification de la division sexuelle des tâches sociales en utilisant la naturalisation comme un alibi idéologique. Toute la problématique du genre, pour Judith Butler, s'appuierait sur un féminisme de la subversion des styles corporels accomplis par chaque sexe de manière performative par la répétition et le rituel des postures et des actes sociaux: « il devient possible de montrer que ce que nous pensons être une propriété « interne » à nous-même doit être mis sur le compte de ce que nous attendons et produisons à travers certains actes corporels »

Dans cette perspective, ne plus chercher à être une jeune fille convenue et conventionnelle est un acte décisif de la nouvelle identification à la problématique du genre. Pourquoi le corps de la femme doit-il être mince jusqu'à la maigreur, toujours jeune, avenant, jolie et hétérosexuel ? Dans un essai paru en 2004, *Mon corps est un champ de bataille*, des jeunes femmes poilues, non épilées, grosses, veulent se défaire de l'emprise du corps public, du corps à la mode et s'interroge sur l'existence pour la jeunesse d'un corps véritablement privé ? « Comment penser sereinement la transformation du corps, la maladie, la vieillesse, la sexualité quand nous sommes pétries d'interdits et de tabous ? » Cette esthétique émotionnelle, irrémédiablement rivée à la reconnaissance sociale, tend à être remplacée dans la jeunesse anti-norme par une alternative moins esthétique qu'ontologique : être bien dans sa peau plutôt que de chercher désespérément à rentrer dans la peau d'un autre.

### *La sensation par le risque*

À devenir un individu normé, le sujet, selon Alain Ehrenberg, se fatigue d'être soi. À ressembler à l'idéal social du modèle compétitif de la réussite réussir ou mourir -, l'impératif économique d'être le vainqueur sur soi-même précipite l'individu dans la performance, le risque et le dopage. Le sport de haut niveau apparaît aujourd'hui comme un laboratoire expérimental, où l'injonction moderne de dépassement de soi est testée dans des situations extrêmes. Il est l'emblème d'une idéologie qui domine notre monde. Il interroge, par son histoire même, qui est celle des gymnastiques, puis de l'éducation physique, enfin celle du sport spectacle, l'ambivalence de l'excellence corporelle : plutôt que de s'accomplir dans un bien être, modèle antique du bonheur dans l'ordre universel, chacun veut se dépasser pour – être mieux et plus.

La différence entre cet hédonisme individualiste et l'individualisation indéfinie des corps composites post-modernes se fonde sur la possibilité de démultiplier sa vie : l'attachement au corps originel et naturel de la tradition conservatrice ne rend plus compte des pratiques actuelles d'hybridation de l'existence corporelle. L'être incarné produit un corps mélangé car le sujet doit composer ses formes selon les mutabilités possibles de la matière. Ces érotisations et esthétisations du corps transforment le rapport du sujet à son corps comme aux autres corps.

L'invention porte d'abord sur la *forme* du corps, son aspect extérieur, qui doit exprimer immédiatement le degré d'incarnation du sujet dans son corps. Être son corps subjectivement, c'est le rendre identifiable et reconnaissable par sa présence même. Apparaître c'est être. Le langage corporel définit une incarnation signifiante. Le corps décoré, estampé, orné, rehaussé est vécu comme une chair signifiante. Pour ne pas être insignifiants, le volume, le *design* et l'intensité doivent déformer ou réformer le corps naturel afin qu'il corresponde à l'intention subjective. Cette auto-chirurgie du sens définit la forme en agissant sur la matière sans en modifier la nature. L'invention reste formelle en utilisant des techniques d'impressions, de perçage, de modelage et de sculpture de soi. La matière n'est pas entamée, seul un rapport d'information est appliqué sur elle sans intervenir en elle.

La *matière* du corps offre bien plus, grâce au rapport biotechnologique du sujet à son corps : ce que nous désignons sous le terme de *biosubjectivité*, c'est-à-dire la possibilité désormais effective de créer un « somaphore », un corps sujet et non plus objet en changeant la matière héréditaire, en créant des espèces inédites, en manipulant le génome, en sélectionnant par dépistage, en éliminant les déficiences, en améliorant la qualité des produits ingérés, en introduisant des bio-artéfacts. La matière corporelle devient matière première pour une intention culturelle qui lui est imposée. L'organisme génétiquement modifié, la neurochimie des émotions corporelles, la biologie des passions ou l'ingestion régularisée des hormones sont autant de techniques révolutionnaires de subjectivation corporelle.

### *La tentation de la mutation*

Mutant ses représentations et créant ses normes, ce corps n'est plus seulement une manière de travailler son apparence corporelle d'un *corps pour soi* mais une action par corps afin de dessiner ses modes incarnés de subjectivation. La subjectivation hybridée est le résultat de la personnalisation par le tatouage, le piercing, les implants, les prothèses, les compléments alimentaires, les médicaments, voire les drogues. Système sémiotique, l'hybride identitaire se montre aux autres en se différenciant d'eux par un corps extraordinaire et artificiel. Le corps biotechnologique modifie les coordonnées subjectives en s'inventant son monde corporel. Le glissement de faire une mutation à être hybride dépend des pratiques corporelles de l'identité. Simple mutation, l'état corporel est seulement transformé de manière provisoire ou au cours d'une évolution biopsychique durable comme celle du passage de l'enfance à l'adolescence.

Le corps n'est pas une prothèse extérieure à nous-même, il se produit lui-même au moyen de ses hybridations avec son environnement. L'hybridité modifie le soi corporel par un travail, un jeu et un exercice qui actualisent de nouvelles possibilités d'être jusque-là inédites, non prévues par l'ontogenèse et interdites par les normes. Le vivant n'arrête pas de produire de l'être dans le corps en réalisant des capacités par sa plasticité matérielle, la variation étant ainsi obtenue par déprogrammation ou reprogrammation. Ce corps-devenir fait advenir en s'hybridant de nouvelles étapes de réalisation du soi qui ne sont jamais un soi-même.

Selon ses moyens économiques, car certains n'ont plus que leur corps, l'hybride identitaire va incarner les nouvelles propriétés de notre être corporel : en équipant le corps de nouveaux matériaux, produits et technologies, cette liberté de l'hybridité implique un engagement renouvelable par l'action sur le corps. S'hybrider, comme l'illustre le *pod* utilisé par les personnages du film *Existenz* de David Cronenberg (1999), c'est se brancher sur une interaction corporelle qui vient modifier ses coordonnées sensorielles, ses processus mentaux et ses capacités motrices. La chirurgie plastique et esthétique propose des interventions, des implants et autres infiltrations pour modifier de manière provisoire (liftings, liposuccions, traitements anti-rides) ou définitive (chirurgie des seins, rhinoplastie, changement de sexe, etc.) l'image de son corps ; l'entretien de son corps utilise des produits naturels ou artificiels

(jusqu'au dopage) pour transformer la masse musculaire et améliorer les performances. L'hybridité fait ressentir en nous l'effet révélateur de l'interaction environnementale car elle s'incarne à l'occasion d'un événement, quand elle ne le crée pas elle-même.

En pouvant changer ses hybrides et prothèses, l'individu conserve une liberté d'initiative et a l'impression de pouvoir devenir un autre à chaque nouvelle hybridation. L'hybride ne se conserve pas dans l'être, il est en devenir par la mobilité, la fluctuation et la variation des états. Là où Rimbaud affirmait que *je est un autre*, l'hybride propose un devenir indéfini car l'opération peut se renouveler selon le désir et les possibilités offertes par le progrès biotechnologiques. Plus qu'une individualisation, l'hybride identitaire dessine sur le corps lui-même une personnalisation de la matière.

### *Le soin de soi*

Prendre soin de soi, c'est découvrir un soi en soi-même, dans la chair de son corps sans que l'existence quotidienne, constituée de routines et d'habitudes, n'ait pu le révéler de manière sensorielle. Le simple toucher pourrait faire croire, comme l'affirment les thérapies corporelles, qu'un « archi-soi » préexiste, un soi archaïque qui résiderait dans la chair et qu'il suffirait de retrouver pour mieux être. Être soi-même son propre médecin passe pour certains par le contrôle d'une alimentation végétarienne, par l'auto-massage, etc. L'intelligence innée du corps aurait un pouvoir de guérison en équilibrant le mouvement et la posture, en travaillant son énergie et en pratiquant des techniques issues de la nature.

L'action du « corps médecin », face au stress et à son action sur l'immunité du soi, est de réveiller ses mécanismes de défense et d'auto-régulation. Le stress, par l'interrelation des systèmes, et notamment celui du système immunitaire, est un facteur de déclenchement de certains dérèglements, depuis l'alcool jusqu'aux traumatismes psychiques en passant par l'hypertension artérielle, le diabète, les maladies dépressives, les maladies dermatologiques. L'approche ostéopathe s'appuierait elle aussi sur cette hypothèse d'une mémoire du corps, qui préserverait non seulement tout notre patrimoine génétique mais imprimerait et exprimerait encore notre vécu, nos tensions et nos conflits, au travers d'une grande variété de douleurs, raideurs, blocages, crampes, etc.

Comme on l'a indiqué, le capitalisme trouve aussi dans cette recherche du soi corporel un nouveau marché liant pharmacie, cosmétique, hydrothérapie, tourisme... la plus-value se trouvant dans la régulation, la réparation et le recyclage des corps usinés par la logique de la performance. En enjoignant au soin de soi-même, le nouvel opium du peuple cantonne chacun et chacune dans son spa, sa salle de bains, son *hometraining*... hors du champ social de la revendication socio-politique traditionnelle.

### *Le souci du corps et son prix*

Le marché corporel ne consiste plus seulement à arborer l'insigne, la marque et la mode. Héritant du fitness, du bodybuilding et entretien du corps, les produits corporels transforment le corps pour le régénérer. La fin du corps naturel est la naissance d'une auto-programmation de son propre corps en faisant son marché sur les réseaux de thérapies et de soins afin de construire une convergence corporelle des produits dans le corps.

Le programme personnalisé du body-coach cherche à adapter l'utilisation des produits en transformant le corps marchandise en corps capital : s'entretenir devient un moyen de faire son propre marché corporel dans une automédication psycho-physique. Un nouveau marché corporel s'est mis en place depuis 1990 en offrant des techniques, des pratiques, des parcours et des stages pour se construire un « soi corporel ».

Cette convergence charge, recharge et télécharge le corps d'images, de produits, de pratiques pour constituer, moins un mélange, qu'une unité holistique. Les marchands du corps (comme on dit marchands du temple) proposent des produits qui découpent le corps comme les pièces d'un puzzle que le client corporel peut assembler selon un modèle thérapeutique s'il veut se conformer à une ligne directrice extérieure ou selon son propre dessein s'il s'auto-désigne lui-même.

La segmentation du corps privilégie le marché, chacun devant faire son marché par l'auto-prescription des techniques, des thérapies et des produits. Faire son marché corporel suppose d'une part une offre diversifiée, spécialisée et partielle susceptible de répondre en partie à des morceaux de symptômes en proposant sinon la panacée au moins une médecine holistique capable de guérir la partie à partir du système global de soin.

Le marchand corporel, qu'il soit représenté par un laboratoire multinational, une secte ou un thérapeute des médecines douces, propose toujours à travers un produit une démarche thérapeutique plus globale : le produit est une entrée, moins dans une gamme, que dans un parcours qui utilise le produit comme un élément parmi d'autres, même s'il est en fait un appât, un produit d'appel. Se soigner est dès lors un circuit marchand spécialisé à l'infini que le sujet découvre et vit comme une médecine alternative, qui coûte toujours fort cher.

- B. ANDRIEU, *Les Cultes du corps. Éthique et sciences*, L'harmattan, Paris, 1994 ;  
*La Nouvelle Philosophie du corps*, Toulouse, Érès, 2001 / *Le soin de toucher*, Paris, Belles lettres, 2008. *Devenir hybride*, Paris, ed Dilecta, 2008. B. ANDRIEU dir., *Le Dictionnaire du corps en sciences humaines et sociales*, CNRS, Paris, 2006  
/ P. BAUDRY, *Le Corps extrême*, L'Harmattan, 1991 / P. BOURDIEU, *La Domination masculine*, Seuil, Paris, 1998 /  
C. BROMBERGER., *Un corps pour soi*, P.U.F., Paris, 2005 /  
J. BUTLER, *Gender trouble : feminism and the subversion of identity*, Routledge, New York-Londres, 1990 (*Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. C. Kraus, , La Découverte, Paris, 2005) ; *Giving an account of oneself. A critique of ethical violence*, Van Gorcum, Assen, 2003 ( *Le récit de soi*, trad. B. Ambroise et V. Aucouturier, P.U.F., 2007) /  
G. CANGUILHEM, *Le Normal et le Pathologique*, P.U.F. 1943 / M. CAUSSE, *Contre le sexage*, Balland, Paris, 2000  
G. DAMBUYANT-WARGNY, *Quand on a plus que son corps*, Armand Colin, Paris, 2006.  
A. EHRENBERG, *La Fatigue d'être soi*, O. Jacob Paris, 1998 / ESMERALDA, M.  
GRUGIER, « Modifications corporelles technologiques. Petit panorama de la recherche contemporaine », in *Quasimodo*, n°7, 2003A. GIDDENS, *La Transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, trad. de l'angl. J. Mouchard, Paris, La Rouergue/Chambon, 2004 / C. GUILAUMIN, *Sexe, race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Côté-femmes, 1992.  
D. HARRAWAY, *Simians, Cyborgs and Women : the Reinvention of Nature*, Routledge, 1991 /  
C. KRAUS, « Avarice épistémique » et économie de la connaissance : le pas rien du constructionnisme social, dans H. Rouch, E. Dorlin, S. D. Fougeyrollas-Schwebel, *Le corps, entre sexe et gente*, L'Harmattan, 2005 /  
D. LE BRETON, *La peau et la trace*, Métailié, Paris, 2003.

G. LIPOVESTSKY, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Gallimard, 1983 / C. MALABOU, « Les régénérés : cellules souches, thérapie génique, clonage », in *Critique*, n°709-710 (*Mutants*), 2006 / A. MEIDANI, *Les fabriques du corps*, Presses universitaires de Mirail, Toulouse, 2007 / A. OAEKLEY, *Sex, Gender & Society*, Harper Colophon Books, 1972 /  
E. PERRIN, *Les Cultes du corps*, Lausanne, 1984 / A. RAUCH, *Le Souci du corps*, P.U.F., 1984. /  
I. QUEVAL, *S'accomplir ou se dépasser. Essai sur le sport contemporain*, Paris, Gallimard, 2003. /  
R. SHUSTERMAN, *Conscience du corps. Pour une soma –esthétique*, Paris, Ed L'éclat, 2007  
G. VIGARELLO, A. CORBIN, J.J. COURTINE, *Histoire du corps*, 3 tomes, Paris, 2005.